

Entretien avec la conteuse Myriame El Yamani dans le cadre des activités pour la semaine de la francophonie du 10 au 14 mars 2008 à San Juan, Porto Rico

Myriame El Yamani, journaliste de formation puis conteuse, partage sa vie entre Montréal et Madran au Nouveau Brunswick. Invitée par l'Alliance française de Porto Rico à raconter quelques contes en français, Myriame a accepté de donner un entretien pour *Crisolenguas*.

Françoise Ghillebaert, professeur de français et directrice de *Crisolenguas*, revue électronique du Département de Langues étrangères à l'université de Porto Rico, campus de Río Piedras a recueilli les propos suivants.

Crisolenguas: Bienvenue à Porto Rico et merci d'avoir accepté cet entretien pour *Crisolenguas*. Nous t'avons écoutée ce soir raconter des contes des *Mille et Une Nuits*. Peux-tu te présenter et expliquer ce qui t'a amenée à choisir ces contes ? (Myriame a d'emblée encouragé le tutoiement)

Myriame El Yamani : Je m'appelle Myriame El Yamani. Ce nom veut dire le Yéménite. Mon grand-père venait du Yémen. Il a émigré au Maroc. Mon père est né au Maroc, moi aussi. Je suis née à Meknès. J'ai des origines nomades puisque mon grand-père a voyagé au Yémen et au Maroc et mon père du Maroc à la France. Ma mère est française, de l'ouest de la France. C'est par mon premier métier de journaliste que j'ai débarqué au New Brunswick. J'étais venue pour une année et finalement 25 ans plus tard, je suis encore là. Ensuite, je suis descendue à Montréal pour finir mes études. J'ai fait un doctorat en communication. J'ai été journaliste pendant 20 ans et un beau jour, j'ai décidé d'être conteuse. J'avais commencé à écrire quelques nouvelles de fiction. Il y avait un lieu qui était expérimental à Montréal et qui s'appelait le *Sergent recruteur* où on pouvait raconter des contes. Donc, j'ai assisté à une de ces soirées et l'animateur qui me connaissait m'a présentée. J'ai raconté une histoire classique que ma grand-mère me racontait quand j'étais petite et qui explique pourquoi la mer est salée. Et j'ai eu la piqûre. Depuis ce temps-là, je raconte et maintenant je ne fais que ça, je raconte, j'organise. J'ai fait un festival international du conte en Acadie. Je viens de fonder une maison internationale du conte il y a 3 ans (<http://www.maisoninternationaleduconte.com/>) où on fait des soirées contes pour parler du conte, du renouveau du conte, de ce qu'il est, de ce qu'il a été, de ce qu'il va devenir, de différentes thématiques et je fais entre autres une conférence conte sur ces *Mille et Une Nuits*.

Au départ, je racontais des contes plus traditionnels, européens mais des versions pas du tout racontées du Petit chaperon rouge, du Petit Poucet, du petit canard.

C. : Tu as fait de la recherche pour connaître ces contes ?

M. E. Y. : Non, ce sont des histoires classiques ou des histoires qu'on m'a racontées et je me suis mise à raconter de plus en plus des contes des *Mille et Une Nuits*.

C. : Ces contes reflètent la philosophie et la sagesse des cultures yéménites ou marocaines.

M. E. Y. : Oui, et en ce moment c'est très important de raconter ces histoires-là parce que ça nous prouve que ces pays n'ont pas toujours été en situation de guerre comme ils le sont maintenant. D'ailleurs je raconte aussi des histoires juives qui font un peu hurler un tas de gens mais finalement les histoires arabes et juives sont très proches. J'ai une amie juive qui est conteuse et qui raconte les mêmes histoires que moi. La différence c'est

simplement les lieux. J'ai raconté l'histoire de Nassrédine mais au Québec on l'appelle 'tit Jean. Ce sont les mêmes histoires mais elles transmettent la mémoire, la culture de manière orale.

C. : Est-ce que tu choisis tes contes en fonction du public ou de tes humeurs ?

M. E. Y. : Toujours en fonction du public parce que tu sais que tu ne vas jamais raconter l'histoire comme tu l'avais racontée auparavant. Le conte oral est très particulier. Le travail d'écriture c'est autre chose. Moi aussi, j'écris des contes. Je réécris des contes traditionnels ou j'invente des histoires. Je parle de petites choses qu'on m'a racontées et ensuite je fabule, je les imagine différemment. Le travail d'écriture est un travail littéraire. C'est vraiment un travail alors que raconter, c'est la cour de récréation. C'est juste du plaisir et c'est vrai que ça change selon le public à chaque fois. J'ai raconté deux histoires ce soir que je n'avais pas l'intention de raconter. Ça dépend du public. Raconter, c'est faire vivre une expérience à quelqu'un. C'est l'art de la relation. Sans le public je n'existe pas et vous non plus sans moi. Je sais que mes contes vous touchent quelque part.

C. : En effet, le premier conte que tu as raconté sur l'île aux sentiments m'a beaucoup touchée.

M. E. Y. : C'est un conte du Maghreb que j'ai entendu une fois sur un CD. Le début est chanté puis le reste est raconté en français. Cette histoire fait bouger le monde.

C. : Est-ce que tu modifies les contes ?

M. E. Y. : Ils sont toujours modifiés. On ne connaît pas toujours leurs origines.

C. : On les appelle les contes des *Mille et Une Nuits* parce qu'une femme raconte un conte chaque soir ?

M. E. Y. : Oui, c'est une aventure dramatique. Un sultan se rend compte que sa femme le trompe donc il la fait décapiter. Puisque les femmes ne sont pas fidèles il décide que chaque soir il va prendre une jeune vierge et au matin il va la décapiter. Shéhérazade, la fille du vizir, se propose pour aider les femmes à sortir de cette situation. Le vizir refuse mais elle lui explique que le sultan n'est pas fou. Il est seulement malade d'amour et elle va le soigner. La structure du conte attire l'attention du public. Chaque conte commence toujours par : « Ecoute, écoute petite sœur, sinon il arrivera malheur. Et vous, mon sultan, écoutez l'histoire que je vais raconter. Et vous, chers invités, restez bien éveillés ». Shéhérazade s'arrête toujours au moment où on a envie de savoir comment ça va finir mais le conte se termine toujours par : « Et le matin est apparu et Shéhérazade s'est tue. » Le sultan veut connaître la suite mais elle lui explique qu'elle ne peut raconter que la nuit. Il la laisse donc raconter plusieurs nuits puis au bout de mille et une nuits ils ont eu plusieurs enfants ensemble et le cœur du sultan s'est guéri. Les contes se terminent par la métaphore de la mort qui suspend sa faux de peur de couper le fil du récit de cette vie conquise nuit après nuit.

Les contes ont commencé à travers les femmes et par la parole des femmes. Shéhérazade a sauvé les femmes du sultan et une autre tradition plus européenne montre une femme mariée à un bûcheron qui la bat tous les soirs. On appelle cette femme la mère des contes. Un jour, elle s'aperçoit qu'elle est enceinte et au moment où son mari lève son bâton pour la battre elle dit : « Attends, attends, j'ai une histoire à raconter. » Elle lui raconte une histoire à chaque fois qu'il veut la battre et au bout de 9 mois elle accouche de son enfant mais elle a aussi accouché d'histoires comme celles que j'ai racontées ce

soir. Les deux séries d'histoires montrent des rapports de survie. Ce qui est fascinant c'est de voir que de pays en pays on a tous les mêmes histoires.

C. : Il y a un fond culturel commun.

M. E. Y. : Oui, les contes sont la mémoire de l'humanité.

C. : Ces contes ne varient pas en fonction des différences culturelles ?

M. E. Y. : Non, le message et la trame du conte ne changent pas. Ce qui change ce sont les détails. On va changer un poignard pour un couteau, une dune pour une montagne. On va changer les noms des personnages. Dans les histoires de transformation une femme inuit va se changer en phoque, une femme africaine en gazelle.

C. : Est-ce que le public te dit parfois que tes contes les ont touchés ?

M. E. Y. : Oui, tu sais que les contes les ont transformés même si tu ne sais pas quelle histoire les a touchés. Les gens me demandent comment je fais pour me souvenir de toutes ces histoires. J'ai une trame, j'ai quelques mots et avec ces mots je raconte des histoires.

C. : Comme le canevas d'une pièce de théâtre de la Commedia dell'arte.

M. E. Y. : Oui, c'est vraiment une mise en relation avec le monde. On n'apprend rien par cœur, on n'est pas des comédiens. Certaines personnes sont gênées parce qu'on est très proches du public. C'est presque une discussion de bistrot.

C. : Il faut surtout avoir beaucoup de mémoire.

M. E. Y. : Mais non, j'ai plein d'histoires mais je n'ai pas forcément beaucoup de mémoire. Normalement pour se souvenir d'un conte il suffit de quelques mots. Pour les contes le chiffre 13 est un chiffre magique. Il suffit de se souvenir des 13 mots les plus importants. Il y a des histoires qui n'existent plus. Il y a eu assez d'oreilles qui les ont écoutées et maintenant je n'ai plus besoin de les raconter. C'est d'autres oreilles qui vont les perpétuer.

C. : Merci encore d'avoir accepté cet entretien qui va perpétuer ton art.

M. E. Y. : Bravo pour cette revue littéraire par Internet. L'Internet c'est comme un immense réseau de conteurs à travers le monde. Ça permet aux gens de démystifier la littérature et puis tu as un accès beaucoup plus large.

C. : Nous allons faire un échange. Nous allons disséminer tes contes et toi, tu vas disséminer notre travail d'intellectuels.

M. E. Y. : Marché conclu. C'est gagné, c'est vendu.

C. : Bon séjour à Porto Rico. Au revoir.